



Expo / Odobong Nkanga au MAM, talent aiguille

Le musée d'Art moderne de Paris consacre une exposition à l'artiste d'origine nigériane dont les œuvres, patchwork de matières, textures et formes, mêlent questionnements identitaires et critique de la destruction de notre planète.

Des petits dessins figuratifs avec des plantes et des personnages stylisés, une photographie où un bras soulève une maison sur pilotis en papier découpé, des tableaux couverts de paillettes, des totems de pneus en terre cuite, des poèmes gravés sur des plaques d'argile craquelé et, même, des cubes de savon empilés qui forment, au sol, des puits en construction... L'art d'Odobong Nkanga est un patchwork de matières, de textures et de formes, toutes reliées entre elles par des fils visibles et des liens cachés. Au musée d'Art moderne de la ville de Paris, qui consacre une belle exposition à l'artiste d'origine nigériane, se déploient aussi d'immenses tapisseries colorées et des installations où s'entremêlent tapis organiques et colliers géants de perles en verre de Murano. Il y a un peu de la carte mentale dans l'esthétique d'Odobong Nkanga, qui navigue entre pratiques éclectiques, souvenirs intimes et sujets géopolitiques. «*Je me réveille le matin et j'ai une nouvelle idée*, explique l'artiste, enthousiaste. *Je cherche la manière de me mettre dans le monde; c'est ça*

qui rend les choses très excitantes.» C'est sans aucun doute le rêve prophétique de sa mère qui l'a imaginée baignée de couleurs, juste avant sa naissance, qui guide aujourd'hui Odobong Nkanga. «J'ai rêvé de toi en couleurs» est le joli titre de l'exposition, un hommage à cette mère puissante, morte dans un accident de voiture où se trouvait aussi celle qui était alors étudiante. Elevée entre le Nigeria où elle naît (1974) et la France, Odobong Nkanga étudie d'abord la peinture et les palettes de couleur à Ilé-Ifè, berceau de la culture yoruba au Nigeria. Aux Beaux-Arts de Paris, formée dans les ateliers de Jean-Jacques Lebel, Giuseppe Penone et Tony Brown, elle questionne son identité écartelée entre deux continents, alors que son nom est toujours écorché et que sa couleur de peau est stigmatisée.

«**Machinerie**». L'exposition commence par des œuvres de jeunesse. Sur une photographie, l'artiste porte une jupe en terre, en forme de hutte, en référence à un rite d'«engraissement» des jeunes femmes nigéria-

nes avant le mariage (*Fattening Room*, 1999). Et sur un présentoir reposent les objets qui vont composer son vocabulaire: des cordelettes, des bobines de fil, des anneaux, et surtout de très grosses aiguilles. Etudiante, elle en a utilisé une lors d'une performance où elle coud ses propres cheveux avec des faux. «*Utiliser une grande aiguille à l'époque, c'était une façon de critiquer ces postiches que les femmes noires, dont moi, mettent pour avoir les cheveux plus lisses; c'était une façon de critiquer cette façon de se rendre plus acceptable dans le monde occidental... J'ai aussi travaillé sur le blanchissement de la peau.*»

Très vite, Odobong Nkanga comprend que les questions identitaires débordent du cadre personnel et féministe, qu'elles sont les signes de blessures plus profondes dans un contexte postcolonial. «*Je suis noire, et basta! Je ne peux pas le changer!* dit-elle en riant. *Les aiguilles ont alors pris un autre sens, lié à l'environnement. J'ai vu dans l'aiguille un outil qui rentre et qui détruit, une machinerie qui anéantit les arbres, qui extrait les minéraux.*» Accrochée

au mur, une sculpture illustre ce propos. Comme si elles flottaient, les racines d'un oranger sont transpercées par cinq énormes aiguilles en acier (*Contained Measures of Land – The Operation*, 2008) : l'œuvre a des airs de poupée vaudoue desséchée, martyrisée. Cependant l'aiguille est ambiguë. Otobong Nkanga aime sa double fonction destructrice et réparatrice. « *C'est devenu un concept, une idée, une métaphore pour parler du monde.* »

Dans la superbe série photo *Alter-scape Stories : Playground* (2005), on reconnaît la silhouette de l'artiste armée d'un plantoir pointu en métal qui fait mine de trouser un tapis de terre et symbolise l'humain démiurge qui surexploite les sols. Dans d'immenses tapisseries juste à côté, une longue aiguille rouge transperce verticalement les paysages jusqu'au bleu nuit des abysses (*Unearthed*). « *On est en train de se partager les fonds marins pour que de grosses compagnies exploitent du cobalt, du nickel et tous les minéraux nécessaires à l'intelligence artificielle et aux batteries. Dès qu'on va rentrer à plus de 3 000 mètres sous la mer, la Terre*

va se réchauffer, poursuit l'artiste qui s'inquiète des dégâts environnementaux. *L'histoire du monde est guidée par l'avidité. Ce qui m'intéresse, c'est la performativité du geste de la convoitise.* »

Béances. Ainsi, derrière tout ce qui brille, derrière le bling-bling et les fleurons du patrimoine, sont tapies des histoires sombres qu'Otobong Nkanga veut débusquer. C'est ainsi qu'on la retrouve dans une vidéo où elle se balade coiffée d'un chapeau pointu en malachite (du cuivre), avec en perspective les clochers verts de Berlin recouverts de ce métal. L'artiste pointe l'exploitation de ce minerai en Namibie pendant la colonisation allemande et les réserves épuisées à l'indépendance (*Reflections of the Raw Green Crown*, 2014). Elle évoque aussi le mica, un minéral qui donne un aspect brillant aux poudres de maquillage, dans deux installations. L'artiste a aussi créé des petits refuges pour sa collection de pierres. Au Nigeria, elle a une ferme où poussent des arbres, des agrumes et des tomates. Inquiète des blessures fai-

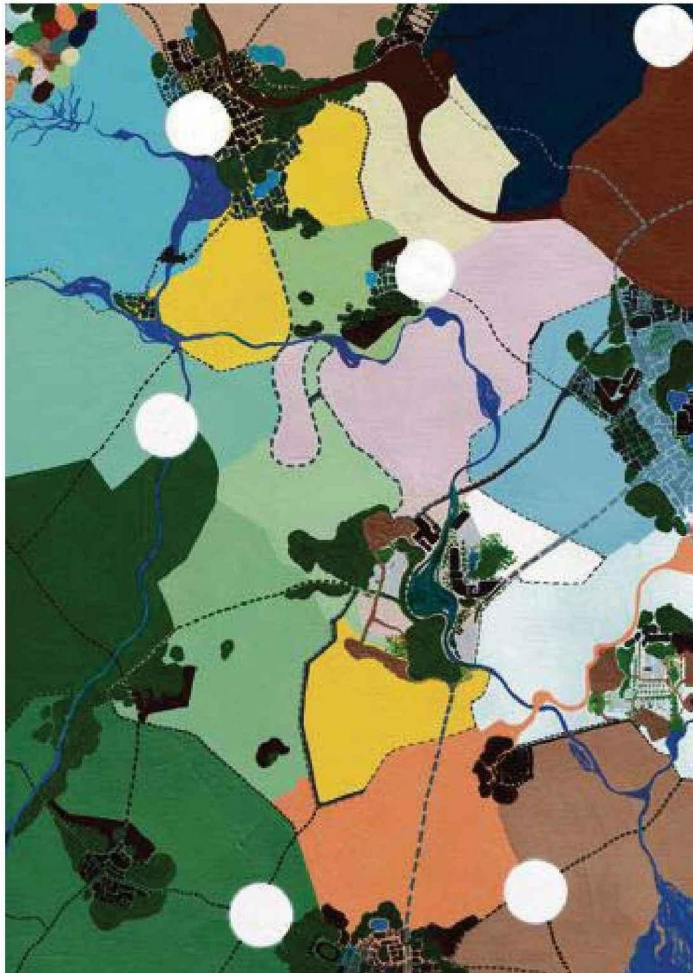
tes à la Terre, elle cherche à nous éclairer et à réparer les béances et les blessures par son art protéiforme. En Afrique, son nom a un sens : Otobong Nkanga signifie « cadeau qui vient de Dieu pour remplir le vide ». Encore une prophétie maternelle avérée.

CLÉMENTINE MERCIER

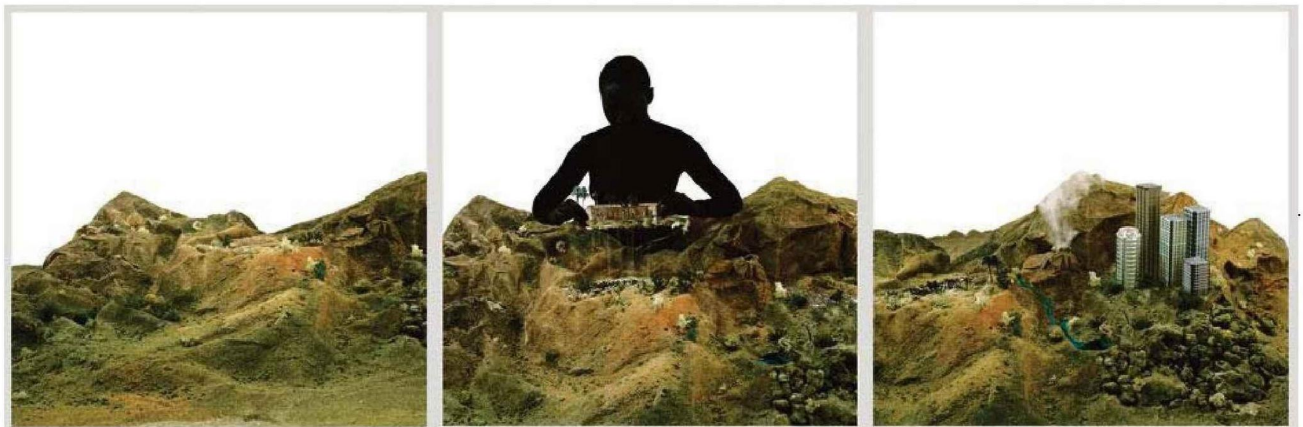
OTOBONG NKANGA, I DREAMT OF YOU IN COLOURS au musée d'Art moderne de Paris (75116) jusqu'au 22 février.

« **L'histoire du monde est guidée par l'avidité. Ce qui m'intéresse, c'est la performativité du geste de la convoitise.** »

Otobong Nkanga
artiste



Spot of Amnesia (2006).



Alterscape Stories: Uprooting the Past (2006). PHOTOS OTOBONG NKANGA